

Prologue : Le « deuh »

Mes forces m'abandonnent. Deux ou peut-être trois kwés, c'est le temps qu'il me reste à vivre pour rapporter mon histoire. Je n'ai aucune idée si le récit que je m'apprête à transmettre aboutira avant mon dernier souffle. Et bien sûr, je doute que quelqu'un le lira un jour.

Peu importe ! Cette vie, cette merveilleuse aventure, mérite que je la retranscrive. Ne serait-ce que pour moi. Car en plus de mon énergie, ma mémoire qui fut longtemps ma plus grande force, s'étiolé à son tour.

Dans ma langue maternelle, que j'ai pour ainsi dire oubliée pour ne plus l'avoir pratiquée ni entendue depuis près de quarante années, « kwé » se traduit tout simplement par « mois », ce qui sur cette planète désigne aussi un cycle de la lune.

Et c'est avec ce langage qu'il me reste de mes trente premières années que j'entreprends d'écrire ce récit. Je ne saurais dire pourquoi, mais depuis plusieurs kwés, quelque chose m'incitait à raconter mon histoire, même si je savais que cela resterait vain, et je ne voyais aucun autre moyen pour le faire que l'écriture.

En fait, ici, dans ce nouveau monde, personne ne sait ce qu'est l'écriture. Ici, on chante les récits d'une journée dans la forêt, on peint, on danse la chasse, on mime les émotions, tout se passe, se raconte et se retient sans écriture.

D'ailleurs, personne ne s'étonne plus de mon petit rituel qui consiste à faire danser mes petits doigts maigrelets sur ce qu'ils nomment un « tac », ce qui signifie une « pierre » ; bien qu'il s'agisse en réalité de mon « pad », autrefois l'outil indispensable qui me permettait de saisir mes notes, de classer des fichiers.

Bref, ce calepin numérique me permettait dans une époque lointaine de pratiquer mon métier d'archiviste. Aujourd'hui, par la force des choses, ou devrais-je dire d'une force mystérieuse, instinctive ou incontrôlée, je me sers de mon tac comme d'une extension de ma mémoire de plus en plus défaillante.

Par sa forme plate et ses angles parfaits, ce petit parallélépipède noir avait intrigué mon entourage au début de cette nouvelle vie. Cependant, jamais il ne leur est venu à l'idée de le convoiter quand bien même celui-ci s'illumine comme par magie sous mes doigts. Ils pensent que cette pierre a la particularité de rejeter la lueur du soleil absorbée durant la journée. En un sens, ils n'ont pas tort, car effectivement, cet appareil fonctionne avec l'énergie solaire.

Comme je le porte toujours dans un étui suspendu à mon cou et que je ne m'en sépare pour ainsi dire jamais, mes compagnons le comparent à un talisman. Tous respectent ce curieux objet autant que ma personne, car selon eux, cette étrange amulette renferme mes secrets tout comme la nature de mon être. Là encore, ils ont sûrement raison, ce pad est d'une certaine façon mon journal intime.

Je m'appelle Godelaine et je viens d'avoir soixante-dix iéros. Un âge plus que respectable ici, car il est rare que des personnes aussi fragiles que je le suis désormais atteignent la soixantaine.

Malgré tout l'amour et les soins prodigués aux aînés, il arrive un moment où, pour ne pas devenir une charge trop imposante, les personnes trop âgées choisissent de se mettre en retrait de la communauté et s'installent aussi confortablement que possible dans un

endroit de leur choix pour attendre leur dernière heure. Je sais bien que sous le prisme d'une culture plus moderne, ce comportement revêt des allures inhumaines ou témoigne d'un manque total de compassion, mais ici cela est vraiment tout autre. On appelle cela le « deuh », une période transitoire qui précède la mort d'un individu. Dans mon ancienne culture, cela pourrait s'apparenter au deuil, mis à part que le deuh précède le départ d'une personne au lieu de le suivre.

Généralement la personne âgée, quand elle prend conscience qu'elle ne peut plus suivre le groupe car trop érodée par les années, décide d'elle-même de prendre sa retraite et ainsi démarre à son honneur le deuh pour le reste de la communauté.

Le deuh se déroule toujours durant la période d'été, l'« iéeros ». Les membres de la communauté rendent régulièrement visite à leurs aînés pour leur apporter nourriture et réconfort, voire quelques portions psychotropes pour alléger leurs douleurs comme la brûlure lancinante des rhumatismes, et même l'anxiété qui envahit les cœurs trop affaiblis ou les esprits parfois désarmés. C'est d'une certaine façon un accompagnement rappelant ce qui fut appelé soins palliatifs à l'époque où les humains peuplaient encore la planète Terre.

Durant le deuh, des fêtes sont régulièrement données dans le camp. Elles se font à grand bruit afin que la personne éloignée entende à travers l'écho de la forêt ou celui de la montagne qu'on l'honore ainsi chaque jour. De ce fait, elle se sent moins isolée.

D'ailleurs, c'est au son de percussions sur le tronc creux d'un arbre, le chuintement de quelques flûtes en os de renne et les cris des jeunes adolescents que je pianote allègrement sur mon pad.

Alors je souris.

Demain un groupe de femmes accompagnées par des enfants viendront m'apporter quelques fruits, une outre d'eau et ce que j'affectionne plus que tout, elles m'offriront leurs merveilleux sourires.

Pour autant, je sais que le deuh s'achèvera avec la levée du campement au milieu de l'automne. On viendra me saluer une dernière fois, avec d'autres cadeaux, des peaux en guise de couverture, on me couvrira de baisers et de beaucoup d'amour.

Je suis heureuse, même si je prends tout à coup conscience de la signification de cette expression qui dans mon monde d'autrefois n'avait plus aucun sens : « je ne passerai pas l'hiver ».

Bahal, la grande grotte qui autrefois me glaçait le sang – et je me surprends maintenant à en rire – est devenue mon refuge, ma dernière demeure.

C'est ici, pas très loin de l'entrée, que je me suis aménagé un petit endroit bien confortable pour me soustraire au Bhrát, la famille, et me plonger dans mes pensées.

C'est ici que je finirai mon histoire. Et c'est ici qu'on prendra grand soin de moi pour l'éternité.

Chapitre huit : L'oiseau

Cette nuit est pour ainsi dire la première que nous passons sur Planetæ. Rien ne nous relie à notre passé, nos habitudes ou nos certitudes, sinon ces quelques sacs remplis de vivres et de médicaments, ces couvertures en fibres synthétiques, ce couteau, cette corde ou ces matelas qui nous protègent... et, accroché à mon cou, le pad que souvent je tripote machinalement.

Nous partageons tous le même sentiment : celui d'être totalement déracinés, ou même dénudés, incapables de savoir ou de prévoir ce qui pourrait nous arriver.

La fraîcheur, l'obscurité, les mille et une questions sans réponse, la peur, nous poussent à nous rapprocher, tant physiquement que moralement. On me sollicite beaucoup, car j'ai parfois des réponses, ou plutôt des mots, des choses que je peux nommer ; comme le « vent » que personne n'a jamais ressenti ni entendu, et qui se manifeste avec la tombée de la nuit.

J'essaie de décrire, tant que faire se peut, tout ce qui me revient en mémoire à propos de la Terre, de sa nature, de ce qu'elle avait de meilleur à offrir, comme des dangers qu'elle recelait aussi.

Je pense que Planetæ est en quelque sorte une parfaite jumelle de la Terre et qu'elle ne nous sera pas inhospitalière. L'air pur que l'on respire, la chaleur du soleil, ai-je souligné au préalable pour les rassurer, sont les premiers bienfaits que nous lui devons déjà.

Notre refuge est tout juste assez grand pour trente-deux personnes. De ce fait, nous nous retrouvons blottis les uns contre les autres, adossés à la paroi des rochers. Neuhman distribue la collation quotidienne.

Les moments de silence sont émaillés par le bruit de grignotements. L'ambiance est plutôt détendue. La mastication nonchalante de ces insipides aliments révèle toutefois le dénuement effectif de tous.

La fatigue, l'abattement et surtout la perte de repères, accablent chacun de nous de façon différente et selon nos tempéraments. Neuhman s'occupe comme le ferait un intendant soucieux de répartir au mieux le nécessaire pour chacun. Zoé veille sur Robin allongé un peu plus à l'écart. André blague encore. Julien se morfond dans un coin, pensant surtout à celle qu'il a dû quitter. Beaucoup discutent à voix basse. Mais tous, sans exception, sont affectés.

On se présente aussi les uns les autres, puisque nous n'avions jusque-là pas vraiment eu le temps de faire connaissance. Ainsi je peux mettre des noms sur des visages : Gilles, Uhtred, Thérèse, Dominique, Violaine... Secrétaire, négociant, éducateur, comptable, laborantin... Un professeur d'histoire, ça m'intéresse ! Peut-être qu'en croisant ses connaissances avec ce que j'ai en mémoire, nous pourrions déjà discerner un certain nombre d'éléments qui nous permettraient de tirer quelques conclusions sur ce à quoi nous devons nous attendre dans les jours qui viennent. Hélas, son savoir se limite à l'activité humaine d'antan : la politique, l'économie, l'industrialisation, les grandes guerres... Je pensais plutôt à comment trouver de la nourriture, comment la reconnaître. Bref, comment survivre !

Le sommeil nous gagne les uns après les autres. Il fait nuit noire. Le vent pousse parfois des choses humides et froides qui viennent se coller dans nos cheveux, sur nos visages et mouiller légèrement nos couvertures. Nous nous servons les uns des autres comme d'appuis pour contrebalancer l'inconfort de notre position assise. Cela ne vaut certainement pas l'aisance d'une couchette, mais l'épaule de Gilles me semble parfaite et même agréable. Je m'endors assez vite.

Le froid me réveille.

La lueur du matin est blafarde. Je pense que ni moi, ni personne, n'a vraiment eu un sommeil facile du fait du sol peu confortable et humide.

Certains sont éveillés mais personne ne se décide à bouger, pour ne pas déranger les autres qui récupèrent encore un peu. Robin a profité d'une position allongée sur le dos et dort encore. Zoé grelotte en lui réajustant son plaid.

Il a un peu neigé. Une fine pellicule blanchâtre s'est même déposée sur nos couvertures. Nous sommes à nouveau plongés dans la brume.

J'entends Neuhman chuchoter avec Victor, le professeur d'histoire. Ils se demandent s'il est prudent de poursuivre notre périple dans le brouillard. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée d'attendre, or les deux hommes sont assez timorés et envisagent de patienter quelques heures avant de prendre une décision.

Comme souvent le matin, certains ont un besoin naturel à assouvir. Les déplacements plus fréquents pour sortir du refuge, finissent par réveiller tout le groupe.

Neuhman rejoue le bon samaritain avec une nouvelle distribution de nourriture. Certains sont allés remplir leur petit bidon dans le torrent et partagent leur précieux breuvage avec la fierté que l'on exprime toujours suite à une découverte, car s'il y a une chose qui ne manque pas ici, c'est bien l'eau. Et si j'en crois les commentaires, celle-ci est bien meilleure que celle de Nova.

Je confirme après l'avoir goûtée. Elle est comme cet air : vivifiante et pure, avec un petit arrière goût minéral qui tranche franchement avec la fadeur de l'eau à laquelle nous étions habitués.

— Mes amis ! lance Neuhman en se mettant debout. Écoutez-moi. Je vous sais tous préoccupés par notre situation. J'aimerais, comme vous, avoir des réponses sur ce qui a pu se passer depuis notre départ de la station ou même ce qui a provoqué celui-ci...

— Oui ! C'était quoi cette lumière blanche ? fait l'un d'entre nous.

— Je n'en ai aucune idée.

— La station a explosé ! C'est aussi simple que ça, répond un autre. On a été propulsé très loin à la vitesse de la lumière ! N'est-ce pas docteur Neuhman ? C'est bien votre domaine ?

— Oui, on pourrait interpréter cela comme ça. Mais je ne saurais confirmer cette hypothèse sans analyses scientifiques, et comme

vous le savez, il n'y a plus rien ici qui nous permettrait de conduire une investigation digne de ce nom. Pas plus que je ne saurais vous dire sur quelle planète nous sommes.

— On est perdus ! Ça c'est sûr !

— Peut-être pas. Les autres capsules ont subi le même phénomène, j'en suis convaincu. Alors je reste persuadé que beaucoup, si ce n'est pas la totalité, ont suivi le même chemin et sont arrivées à destination dans un endroit précis sur cette planète. Seulement nous avons probablement dévié d'une trajectoire que le Protocole avait déterminée à l'avance. Si nous l'avions laissé faire, la capsule se serait posée avec les autres et nous serions en train de nous réjouir avec nos amis.

— Ce que vous dites n'est pas la vérité ! le coupe Julien. Vous partez d'une prémisse que l'on ne peut pas vérifier et vous concluez à votre convenance. Robin et moi avons constaté que le système d'automatisation de la capsule était bloqué. Si Robin n'était pas intervenu, nous nous serions écrasés sur cette planète.

— Désintégrés par son atmosphère ! ajoute Robin. Avec cette vitesse, nous n'aurions même pas atteint le sol.

— Pourquoi devrions-nous croire à votre version ? relance Neuhman, irrité que son propre assistant le conteste.

— Parce que c'est un fait... reprend Julien avant d'être coupé.

— Seuls vous deux en avaient fait état. Pourquoi devrais-je vous croire ? Ce jeune Robin n'est qu'un novice chargé de la maintenance et vous êtes seulement mon assistant. Qui êtes-vous pour remettre en cause l'intelligence artificielle ? Qui peut corroborer vos affirmations ? Un ordinateur ne se trompe jamais !

— Non ! Il bugue ! claque Robin irrité lui aussi. C'est aussi simple que ça ! Et c'est bien pour cette raison que le système a besoin d'une maintenance humaine régulière et de gens comme moi.

— Qui sait ce qu'il s'est passé sur Nova et pourquoi elle a explosé ? reprend Julien. En tant que physicien, vous devriez être le premier à savoir qu'un bombardement de neutrons peut occasionner de graves dommages sur tous les appareils électroniques. Et c'est ce qu'il s'est passé !